

Les sujets historiques sont à la mode. Voyez les affiches du jour: *Roland à Roncevaux*, *Racine à Uzès*, *Robert Surcouf*, *Marie de Mancini*, la *Jeunesse de Mirabeau*, etc., sans compter les répertoires courants de la Comédie-Française, du Théâtre-Italien et de l'Opéra.

C'est plus commode pour les auteurs, qui sont dispensés d'invention. Les personnages sont réels; on les fait revivre, d'après les récits des chroniqueurs, par le petit bout de la lorgnette, en exposant une action à laquelle ils se trouvent mêlés. Le titre produit l'effet d'une superbe étiquette sur un sac vide; à tort ou à raison, on s'en rapporte à lui pour tout sauver. Comment se montrer sévère quand il s'agit de ces figures connues? Elles sont dans les livres et dans les musées, partout où la plume, la brosse et le burin laissent une trace, plus grandes que nature, embellies toujours. Elles représentent les mœurs des siècles passés. Nous tenions à les retrouver.

Le *Capitaine Henriot*, que l'Opéra-Comique vient de jouer, n'est autre que le prince de Mane, le duc de Beaumont, le prince de Navarre, le Béarnais, Henri de Bourbon, *nouste Henric*, le *reyot*, Henri IV, *l'Homme à la poule au pot*, comme on voudra, car les noms officiels ou familiers ne lui manquaient pas.

Il assiège Paris, après avoir promis de se faire instruire dans la religion catholique. Paris affamé l'apitoie, et il dit à ses officiers qui ressèrent sans cesse le blocus: « J'aimerais quasi mieux n'avoir point de ville que de l'avoir toute ruinée par la mort de tant de personnes. » Et s'il rencontre des paysans qu'on s'apprête à prendre pour avoir essayé de faire entrer du pain dans la capitale, il leur fait grâce, et il leur dit, en vidant ses poches dans leurs mains tendues: « Allez en paix, mes enfants; le Béarnais est pauvre; s'il en avait davantage, il vous le donnerait. » Sa popularité va grandissant, malgré la Ligue.

Laissons un moment la parole au conseiller d'Etat de Lezeau, qui nous a légué de précieux détails sur le mouvement populaire de Paris: « Les premiers qui travaillèrent à constituer la Ligue furent les sieurs de Rochibond, bourgeois de Paris, homme très-vertueux et d'ancienne famille; Jean Prévost, curé de Saint-Séverin; Jean Boucher, curé de Saint-Benoist, et Matthieu de Launay, chanoine de Soissons. Puis ajustèrent à leurs confédérations et assemblées plusieurs autres, entre lesquels ils en choisirent *seize* qu'ils ordonnèrent et distribuèrent dans les seize quartiers de Paris, et pour ce, depuis, les plus zélés et affectionnés au parti furent appelés les *seize*, pour veiller au bien, avancement d'iceluy, et attirer à eux ceux qu'ils croyaient en être capable; se donnant bien de garde de s'ouvrir à homme vivant que premièrement le conseil n'eust examiné sa vie, ses mœurs et sa bonne renommée... Outre les personnes de médiocre condition, ils attirèrent encore à leur parti quelques personnages de grand famille; mais ceux-ci ne paroissoient et ne vouloient point assister aux assemblées, de peur d'estre découverts, mais sous main faisoient ce qu'ils pouvoient, et subvenoient à cause de leurs conseils et moyens, de sorte que le tout se gouvernoit avec grand zèle, amitié, grande consolation, grande fidélité et prudence. Un homme influent dans chaque étal, dans chaque corporation, s'étoit chargé d'entraîner aux intérêts de l'union le corps dont il faisoit partie. Et se pratiquoient de la façon suivante: ceux de la chambre des comptes, ceux de la cour, les procureurs d'icelle, les clerks du greffe, les huissiers, la cour des aydes, les généraux des monnoies. Les commissaires avoient aussi pratiqué la plus grande part des sergents à cheval et à vorge, comme aussi la plupart des voisins et habitant leurs quartiers, sur lesquels ils exerçoient quelque puissance... Ils pratiquoient tous les mariniers et garçons de rivière du côté de çà, tous mauvais garçons; tous les bouchers et charcutiers de la ville et faubourgs; tous les marchands et courtiers de chevaux; à tous lesquels on faisoit entendre que les huguenots vouloient couper la gorge aux

catholiques et faire venir le roi de Navarre à la couronne, ce qu'il étoit besoin d'empêcher, et que s'ils n'avoient des armes on leur en fourniroit. »

Malgré tout, les Parisiens le réclament; mais Mayenne est là qui les retient; Mayenne tout gros, tout essoufflé, tout pansu, qui s'entendra dire par sa sœur, la duchesse de Montpensier, après la reddition de la place: « Vous avez bien fait de ne pas apporter les clefs, mon frère; vous les auriez fait attendre trop longtemps. » Henri IV le punira plus tard à sa manière, en le fatiguant toute une journée pour lui dire, après cette promenade forcée: « Mon cousin, voilà la seule vengeance que je voulais tirer de vous et le seul mal que je vous ferai de ma vie. » Et il lui confiera le gouvernement de l'Ile-de-France.

Un historien de belle humeur trace de lui ce petit portrait assez ressemblant: « Il était ingrat et gascon, oubliant beaucoup, tenant peu... mais sa bravoure, son esprit, ses mots heureux, son talent oratoire, ses malheurs, ses aventures, le feront éternellement vivre. Sa fin tragique n'a pas peu contribué à sa renommée. Disparaître à propos de la vie est une condition de la gloire. »

On ne saurait dire plus en moins de mots.

Henri IV se distingue surtout par le côté légendaire de ses bonnes fortunes, qui l'on fait surnommer le *roi vert-galant*. Les traditions locales ont conservé la mémoire de quelques-uns des romans dont il fut le héros. Qui ne connaît pas Fleurette et sa mort tragique, la dame d'Allons, la boulangère de Nérac, la femme du charbonnier de la forêt de Duranco? et la jeune Grecque d'Ayelles, et Lerebours, et Fosseuse, et Tignenville, et surtout cette Corisande d'Audoins qui levait des corps de troupes qu'elle menait à la bataille pour le service du *petit Henri*? C'était l'époque où les rois épousaient morganaquement des bergères. Les bergers ne s'en fâchaient pas; ils s'en déclaraient au contraire fort honorés. Après, les charbonnières, les boulangères, les jardinières, vinrent l'abbesse de Vernon, la comtesse de Moret, Charlotte des Essarts, la Bourdoisière, Mme de Boinville, Mlle Claire, toutes femmes, brunes ou blondes, grandes ou petites, spirituelles ou sottes, y compris même la Glandée. Il aurait pu, comme don Juan, arrêter la nomenclature de ses maîtresses à *mille tre*, quoi qu'en dise Tallemant des Réaux.

Mais revenons à la pièce de MM. Sardou, G. Vaëz et Gevaërt [Gevaert].

Donc, le capitaine Henriot campe sous les murs de Paris après la mort de Henri III. Il met tout en œuvre pour abrégier l'agonie des victimes que les horreurs d'un long siège affament et ruinent. Il vient d'obtenir une trêve qui ne durera que jusqu'au lendemain. Il s'agit de mettre ce temps à profit pour convertir ses ennemis égarés au camp.

Trois moines passent.

Ecartons discrètement leur capuchon rabattu.

C'est d'abord M<sup>me</sup> Valentine de Rieulles, une jeune veuve à laquelle un officier disait naguère, entre deux assauts:

- Je m'appelle le capitaine Henriot, ma charmante, et je m'invite à souper ici dans huit jours.

Il se battait en désespéré.

**LE SIÈCLE, 10 janvier 1865, pp. 1-2.**

Les huit jours expirent le soir même, et Mme de Rieulles, comme une lionne, cherche à savoir ce que son lion est devenu.

C'est ensuite une orpheline, son amie, Mlle Blanche d'Etiange, fille du maréchal, qui aime un officier royaliste, et qui veut l'avertir des dangers qu'il courra s'il ose venir chez elle à Paris.

C'est enfin le gros Pastorel, l'intendant de Mme de Rieulles, accompagnant sa maîtresse; et criant la soif et la faim.

A qui s'adresser pour avoir des renseignements?

Le capitaine Henriot les aperçoit. L'occasion est bonne pour se signaler.

- Me reconnaissez-vous? demande-t-il à la veuve, qui s'évanouit presque de saisissement.

Et il ajoute:

- A ce soir donc, selon ma promesse, chez vous, n'est-ce pas?

Ce son côté, l'orpheline aperçoit celui qu'elle aime le comte René de Mauléon, et elle charge le gros Pastorel de lui faire parvenir un billet où elle le supplie de ne pas chercher à la voir. Le bonhomme va exécuter sa commission, lorsqu'il est abordé par don Fabrice, partisan espagnol, tout entier au duc de Mayenne.

- Halte-là! dit don Fabrice; tu vas me donner cette lettre!

- Voilà, seigneur.

- En échange, tu remettras cette autre lettre, avec ce sauf-conduit, au comte René de Mauléon.

- C'est convenu.

Or, le second billet dit précisément le contraire du premier. Il conseille à Mauléon d'entrer à Paris, la nuit, pour s'assurer de l'inconstance de Mlle Blanche d'Etiange.

Don Fabrice s'approche du capitaine Henriot, qu'il prend pour un soldat d'aventure; il en a reçu des estafilades, et comme il connaît la pesanteur de son bras, il lui propose carrément de l'enrôler au service de la sainte Ligue, en lui disant, pour triompher de ses résistances, qu'il sert sottement un maître avare, sans mœurs, sans feu ni lieu. Dans sa faconde, il ne s'aperçoit pas des grimaces de son interlocuteur, que ces paroles injurieuses font bondir.

- Venez avec nous, conclut-il; vous serez payé selon vos mérites.

- Eh bien! j'accepte; dit le roi.

N'est-ce pas un moyen comme un autre d'être exact à son rendez-vous?

- Parfait! répond don Fabrice. Seulement, soyez assez bon camarade pour me faire voir votre roitelet, ce petit Navarre parpaillot, afin de lui porter quelques bons coups, l'occasion aidant.

**LE SIÈCLE, 10 janvier 1865, pp. 1-2.**

Henri trouve plaisant de lui montrer Mauléon.

- Oh! oh! s'écrie don Fabrice, il est doublement mon ennemi, comme hérétique et comme amoureux de Mlle Blanche d'Etienne que je me propose d'épouser.

Et il se flatte de l'espoir que Mauléon se livrera le soir même en se rendant à la fausse invitation de la veuve.

Tout à coup des roulements de tambour se font entendre. C'est le signal qu'on donne aux deux armées de se séparer. L'heure de la trêve est expirée. Pendant que les uns rentreront à Paris, les autres se fortifieront dans leur camp en attendant le signal du dernier combat. En conséquence, Henri de Navarre se laisse emmener par don Fabrice, le comte René de Mauléon pénètre dans la capitale, et les deux jeunes femmes, Mlle Blanche d'Etienne et Mmes Valentine de Rieulles reprennent le chemin de leur hôtel.

A l'hôtel de Rieulles, au second acte, ils arrivent tous successivement.

- Je vous ai promis à souper, ma belle, dit le capitaine Henriot à la jeune veuve. Je tiens ma promesse. A table donc!

Blanche et Valentine rient aux éclats de l'originale proposition du capitaine, et elles lui donnent raison, le verre en main. Sur ces entrefaites survient Mauléon qui les surprend et se croit trahi.

- Oh, dit-il avec amertume, en parlant au // 2 // roi. J'espérais que vous respecteriez au moins mon amour.

Le roi vient le détromper, mais il en est empêché par un grand bruit.

- Qu'est-ce que cela? demande-t-il?

Un domestique lui répond:

- Ce sont les soldats de M. de Mayenne qui cherchent à surprendre le roi de Navarre, caché, dit-on, dans cet hôtel.

Don Fabrice fait irruption dans la salle; il dit à Mauléon, qu'il prend pour le roi:

- Votre épée! Vous êtes mon prisonnier.

Mauléon se dévoue et se laisse emmener, sachant bien le sort qui l'attend. Il ne tient plus à la vie et il veut mourir pour celui qu'il accuse de l'avoir trompé. Mais quel est ce tapage dans la rue? Le canon tonne, mêlé aux crépitations de l'arquebusade: les dévoués royalistes viennent dégager Henri de Navarre qui s'est étourdiment jeté dans Paris.

Au troisième acte, la bataille continue. Elle est engagée désespérément: c'est le coup de grâce. Le roi, personnellement, occupe une des portes de la ville, tandis que les siens, divisés partout, font tête aux soldats de Mayenne, enfin débordés. Un parlementaire se présente et propose une honteuse capitulation. En cas de refus, dans une heure, René de Mauléon sera fusillé.

Ce parlementaire est don Fabrice, qui profite de l'occasion pour offrir ses

services au roi triomphant, et qui pousse même l'imprudance jusqu'à rédiger, signer, parapher son acte de trahison.

Mauléon présent (il est fait prisonnier sur parole) fait comprendre au roi que ces propositions sont inacceptables.

- Allez! dit Henri. Je vais réfléchir.

Et il ordonne à don Fabrice de dégager. Mauléon, en commandant aux reîtres de le rendre à la liberté, si non il sera pendu, lui don Fabrice, pour avoir déserté sa cause. Avant de se prononcer, le ligueur fait une tentative auprès de Mlle Blanche d'Étiange, à laquelle il propose un enlèvement. Elle résiste; il laissera tuer son rival. De nouvelles décharges de mousqueterie se font entendre. Est-ce Mauléon qu'on exécute! Non, Dieu merci! c'est lui qu'on délivre, et qu'on rend à l'amour de Blanche, après l'avoir convaincu de son erreur.

Dans notre analyse, nous avons volontairement omis des personnages épisodiques, amusants en scène, mais difficiles à placer dans l'abrégé du compte-rendu. Ainsi, ce gros Pastorel qui fuit sa femme Fleurette, l'imbécile, comme s'il pouvait espérer un plus frais minois. Heureusement pour lui qu'elle veille. Elle saura le ramener au logis marital, malgré ses terreurs d'ivrogne, sauf à l'y conserver à coups de bâton, en vertu de ce vieux proverbe: « Qui aime bien, châtie bien. » Ne le plaignons pas.

La pièce est très-compiquée. On n'a pas le temps de respirer. Je ne formule pas un reproche, au contraire, puisque les auteurs ont su nous intéresser et nous captiver. L'action est conduite avec une remarquable habileté, sans que l'attention se perde dans cette multitude de détails. C'est un véritable livret d'opéra-comique, où toutes les passions contraires sont en jeu pour le triomphe du compositeur.

Le musicien a-t-il complètement tiré parti de ces situations?

M. Gevaërt [Gevaert] a fait ses preuves d'ancienne date. On lui doit *Georgette*, le *Billet de Marguerite*, les *Lavandières de Santarem*, *Quentin Durward*, le *Château-Trompette* et une foule de morceaux isolés pour chant, orgue et piano. Son principal consiste dans l'élégance et la pureté du style. Si l'inspiration lui fait parfois défaut, il sait toujours la suppléer par le soin tout particulier qu'il apporte à ses compositions; il met constamment en pratique le précepte de Boileau, polissant et repolissant sans cesse son œuvre. Ce précepte a du bon, mais je voudrais qu'il se méfiât. A force de se châtier, on arrive quelquefois à détruire le mouvement et la couleur. N'exagérons rien cependant en ce qui concerne M. Gevaërt [Gevaert]: il sait conserver le plus possible de son premier jet; mais je persiste à croire que s'il se soignait moins, il marquerait plus d'individualité.

Le premier acte se distingue surtout par des morceaux d'ensemble: un chœur des buveurs, celui des chasseurs, la marche des soldats, le quintette, le finale. Je mets à part l'air de Fleurette, le duettino en forme de nocturne et les couplets dits par René. Tout l'effet appartient aux masses chorales, très-bien réussies.

Le deuxième acte renferme des couplets originaux, chantés finement par le roi, quand il sollicite les bonnes grâces de Blanche et de Valentine sous prétexte de charité. *Il faut bien que tout le monde vive*, tel est le refrain, qui fera fortune dans les concerts et dans les salons. Outre ce motif vraiment exquis, on remarque la sérénade du favori Bellegarde, et le duo dramatique entre Blanche et Mauléon.

**LE SIÈCLE, 10 janvier 1865, pp. 1-2.**

Le troisième acte marche à grand pas, au bruit du tambour et de l'algarade. Il comprend un chant de victoire, qui, sans avoir la chaleur communication d'une *Marseillaise*, sera redemandé.

Ma prétention n'est pas de citer un à un tous les morceaux de cette musique abondante. J'ai dit le meilleur. On ne rend pas compte d'une partition comme on rend compte d'un livre. Il faudrait employer des mots techniques dont je m'abstiens, et qui ne conviennent qu'aux feuilles spéciales.

Le *Capitaine Henriot* est supérieur à *Quentin Durward*. C'est un éloge que beaucoup voudraient mériter.

Que dire de M. Couderc le capitaine, le principal de l'ouvrage? Vous savez le soin qu'il apporte à ses créations: vous connaissez sa remarquable intelligence de la scène, qui lui vient de sa finesse et de son esprit d'observation. Comme tous les artistes bien doués, avant d'aborder son rôle, il étudie les mœurs du temps. Quand il a dû représenter Henri IV, il est allé l'étudier dans les vieilles chroniques pour se composer un visage vrai, des gestes vrais, un costume vrai. Il ne livre rien de la fantaisie. C'est ainsi que devait être le Béarnais, léger, rieur, aimant, toujours prêt à tout, qu'il s'agisse de conquérir une femme ou une ville. M. Couderc est, en un mot, un de ces comédiens de la vieille roche, ayant à la fois l'expérience acquise et le talent naturel. On est sûr d'avance de ses moyens et de ses effets.

Dans le rôle de Mauléon, M. Léon Achard s'est surpassé; sa voix est éminemment sympathique; il la conduit avec art; elle a de l'emportement et du feu. On se demande en l'écoutant comment il a pu supposer que Mlle Blanche d'Étiange le trompait. Dans le duo du deuxième acte, alors qu'il feint des tendresses pour mieux s'assurer de la perfidie de sa fiancée, il a trouvé des accents pathétiques, souvent applaudis. Plus tard, quand il se dévoue pour sauver le roi, qu'il soupçonne de l'avoir trahi, son sacrifice est fait grandement et simplement. M. Achard était, dit-on indisposé. On ne s'en serait pas douté dans la salle. Avec MM. Achard et Couderc, toutes les pièces réussiraient.

On avait encore Mme Galli-Marié (Blanche), dont le succès va persistant, et Mlle Bélia (Fleurette), et MM. Crosti, Ponchard et Prilleux.

Mlle Augusta Collas appliquait tous ses efforts à représenter convenablement une Valentine de grande maison.

La mise en scène est superbe et les décors sont fastueux.

Selon la vieille formule, le *caissier de l'Opéra-Comique se frotte les mains*.

**LE SIÈCLE, 10 janvier 1865, pp. 1-2.**

Journal Title:	LE SIÈCLE
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	Tuesday
Calendar Date:	10 January 1865
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	N.
Year:	Trentième Année
Series:	None
Issue:	Mardi 10 Janvier 1865
Livraison:	None
Pagination:	1-2
Title of Article:	REVUE MUSICALE
Subtitle of Article:	Opéra-Comique: <i>Le Capitaine Henriot</i> , trois actes, paroles de MM. Sardou et G. Vaëz, musique de M. Gevaërt [Gevaert].
Signature:	Gustave Chadeuil
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Front page and Internal text
Cross-reference:	None